

Apports mutuels entre épistémologie féministe et méthodes de recherche

Claire Gavray

Texte de référence pour la communication faite au congrès international des 13 et 14 octobre à ULIEGE organisé par l'unité de recherche ARCH sur la thématique des méthodes de recherche qualitatives et mixtes.

Ce texte aborde deux points principaux :

- les apports des études féministes en matière de réflexions sur le savoir et sur les choix de méthodologie de recherche et vice-versa, notamment en psychologie
- la légitimité des chercheur.e.s en études féministes à interroger la conscience des informateurs et à interpréter ce qui est livré
-

Historiquement se sont succédées des discussions sur les liens entre les femmes (et le féminin) et leur contribution au savoir (et sa transmission)....

Partout sur la planète et jusqu'à nos jours, l'accès des femmes au savoir souvent et de manière récurrente s'est fait 'sous condition', quand il n'a pas tout simplement été proscrit sur base de prescrits religieux mais également d'arguments essentialistes et naturalistes ! Les femmes ont parfois payé de leur vie leur outrecuidance. *Voir à ce sujet par exemple sur You Tube l'exposé de Yaël Nazé l'astronomie au féminin.* Dans nos pays, les idées développées au siècle des lumières a par exemple fait de 'la femme' une mineure au même titre que les enfants et ont justifié l'exclusion des femmes de la vie publique et du savoir et cela au départ de connaissances scientifiques, notamment médicales, présentées comme indiscutables. Ce fait aura des conséquences sur la façon dont les premières femmes vont être considérées et au bout du compte accueillies dans les universités, d'abord comme étudiantes puis comme chercheuses et enseignantes (cela même si certains hommes -bourgeois, notables, enseignants ou recteurs- ont soutenu précocement l'accès des femmes à l'éducation et la **démocratisation** de l'enseignement. C'est dans ce contexte que **dès** les années 1960, on remarque une **arrivée significative des femmes dans les facultés universitaires et la participation d'une partie d'entre elles à la naissance des recherches pluridisciplinaires dans le domaine des 'Etudes Femmes'**, d'abord dans le domaine des sciences humaines (par exemple, travaux pionniers sur les ouvrières).

Quelles sont les constatations des premières chercheuses et enseignantes qui rejoignent les universités ?

Tout montre qu'à cette époque, la connaissance et l'expérience des scientifiques femmes n'est pas prise au sérieux comme elles devraient l'être au sein des universités : elles restent largement

considérées comme des assistantes 'à vie', déplorent le manque de confiance et reconnaissance à leur égard ainsi qu'une instrumentalisation et de leurs connaissances et compétences. Elles dénoncent les stéréotypes ambiants qui dualisent et hiérarchisent matériellement et symboliquement ce qui est placé » du côté du masculin et du féminin (raison/affect primauté famille/emploi...). Plus, elles font état d'une science androcentrée. Cela se vérifie au niveau de la valeur accordée aux objets d'étude au sein des facultés comme aux investissements humains et financiers qui y sont consacrés (voir le témoignage de la Dr Faymonville dans l'ouvrage du FERULIEGE paru pour les 200 ans de ULiege à propos de la douleur rangé du côté de la faiblesse).

Les chercheuses sensibles à ces réalités font aussi unanimement le constat que **les réalités des femmes, leur vie quotidienne et notamment les soins qu'elles prodiguent et qui permettent aux sociétés de fonctionner et de se reproduire sont peu prises en compte et en considération dans l'organisation des universités mais aussi les recherches scientifiques**, cela quelle que soit la discipline scientifique (l'histoire mainstream est celle des victoires et des grands hommes / le travail est pensé au masculin, seulement dans ses déclinaisons rémunérées).

Les chercheuses féministes du troisième tiers du 20^{ème} siècle vont donner à voir, discipline après discipline, que soit le féminin ou les femmes sont ignorées ou passées sous silence, soit le féminin est vu comme une exception 'sous suspicion' du masculin considéré quant à lui comme universel et comme la référence dans le groupe des humains : c'est encore par exemple visible jusqu'aujourd'hui dans le discours médical : ce sont les femmes auxquelles on attribue des maladies ou des symptômes atypiques, chez lesquelles on diagnostique le plus souvent une origine psychosomatique du mal au risque de passer à côté des causes réelles de la maladie.

Dès la fin des années 1960, les études universitaires féministes qui se développent à la marge de l'institution universitaire vont dans un même élan **dénoncer l'affirmation du caractère objectif 'naturel et incontestable' du positivisme et de la démarche déductive qui réduit, simplifie la réalité en triant ses composants**. Pour produire des lois et généralités universelles objectives, authentiques, les approches positives sont amenées à neutraliser les caractéristiques humaines à l'exception de la rationalité, à faire abstraction des affects, des spécificités et inégalités liées aux classifications sociales de classe, de race, de sexe.

Les points d'accroche théoriques de départ en recherche et leurs implications méthodologiques

Conjointement, progressivement, les chercheuses féministes -comme beaucoup de collègues sociologues- s'inscrivent **une perspective marxiste**. Mais elles se distancient aussi de ce courant de pensée qui présuppose que la lutte des classes débouchera automatiquement sur la disparition de la pensée et des pratiques patriarcales. Au niveau théorique, elles vont s'attacher à analyser de nombreuses oppositions binaires et asymétriques utilisées par les scientifiques pour construire leurs théories et asseoir leur statut, démontrant que ces dichotomies sont une construction sociale et ont une histoire. Pensons aux distinctions entre esprit-corps, public-privé, production-reproduction, objectif-subjectif, rationalité-affect, actif-passif ¹. Ces conceptions ont des

¹ Progressivement, des chercheuses pédagogues acquises à cette approche s'intéressent aux mécanismes de socialisation sexuée, de construction et d'intériorisation des stéréotypes. Un peu plus tard, l'anthropologue Françoise Héritier (qui succédera à Claude Lévi-Strauss au Collège de France) montrera le caractère à la fois universel et historiquement situé de la construction du masculin et du féminin, illustrant à travers ce qu'elle appelle 'la valeur différentielle des sexes' comment à travers l'histoire – et même si un élément de la dichotomie n'est pas toujours associé au même pôle/groupe sexué-, la valeur du pôle masculin l'emporte à tous les coups !

répercussions sur les hypothèses et les thèses avancées en sciences ainsi que sur les images utilisées pour illustrer (rappelons-nous par exemple l'épopée épique héroïque des spermatozoïdes à l'attaque de l'ovule forteresse). **Elles impactent le processus même de recherche.** Cela a notamment été montré en ce qui concerne les investigations éthologiques, l'interprétation des observations concernant l'organisation sociale de certains grands singes ayant été contaminée par les stéréotypes importés de l'organisation sociale humaine (mâles considérés automatiquement comme guerriers et chefs de ménage), et par le fait que les chercheurs masculins avaient peu de temps à passer sur le terrain vu les positions académiques hautes qu'ils occupaient. Dans ce cas de figure, ce sont souvent les femmes scientifiques qui ont fait les découvertes inédites et validées par la suite.

Les chercheuses féministes se sont également distinguées du courant scientifique dominant dans la mesure où elles ont remis en cause la position du **chercheur certifié dont on attend qu'il prenne une distance maximale par rapport à son objet d'étude**, qu'il occupe une position dominante par rapport aux données, à ses informateurs, à ses collègues et laisse largement de côté les questions éthiques. **La science elle-même est considérée par la pensée féministe de l'époque comme non neutre.** *Un tel postulat d'imperméabilité entre sphère scientifique et sphère des valeurs est désormais largement remis en cause au sein même de la philosophie des sciences, tout au moins la philosophie des sciences anglo-saxonne et près de cinq décennies d'études féministes des sciences ont assurément joué un rôle majeur dans cette évolution : celles-ci ont en effet non seulement renouvelé et enrichi significativement les réflexions épistémologiques sur des notions fondamentales comme celles d'objectivité ou de preuve empirique, mais elles ont également fortement contribué à un tournant politique de la philosophie des sciences, invitée à se saisir de la question du rôle et des objectifs assignables à la science dans nos démocraties contemporaines. Au-delà de la diversité des projets conduits sous leur égide, les études féministes des sciences partagent un double dessein, critique et constructif, que la philosophe américaine féministe des sciences Helen Longino résume en ces termes² : d'une part identifier des idéologies et valeurs sexistes dans le contenu et les méthodes de l'enquête scientifique, d'autre part identifier un potentiel libérateur ou émancipateur dans les sciences, ou au moins une transformation des sciences servant des fins féministes³.*

Les études féministes ont ainsi affirmé précocement haut et fort **que tout savoir, toute recherche, tout chercheur est situé**⁴. Elles vont inviter le/la chercheur.e à construire une relation non hiérarchique avec les sujets de son terrain mais aussi à se connaître lui-même, à se reconnaître, à prendre conscience de ses propres intérêts, de ses valeurs, de ses conditionnements et à en faire état. La réflexivité doit permettre d'éclairer ce qui motive ses connaissances, ses partialités, ses

² H. Longino, « Essential Tensions – Phase Two : Feminist, Philosophical and Social Studies of Science », dans E. McMullin (dir.), *The Social Dimension of Science*, University of Notre Dame Press, Notre Dame, 1992, p. 200.

³S. Rupy, (2015). Rôle des valeurs en science : contributions de la philosophie féministe des sciences. *Écologie & politique*, 51, 41-54. <https://doi.org/10.3917/ecopo.051.0041>

⁴ En 1988, **Donna Haraway** défend l'idée d'un **savoir « situé »**, c'est-à-dire produit par des sujets qui sont construits par leurs conditions de vie, par leur rapport aux normes sociales, par l'époque historique dans laquelle elles vivent.

engagements. A noter qu'on retrouve cette exigence dans les études de genre contemporaines post-matérialistes où cela devient une exigence de se présenter quant à son profil (classe sociale, race, couleur de peau, orientation sexuelle). Tout objet de recherche, toute épistémologie, tout processus de recherche, est affirmé lui-même comme **situé**. Il est nécessaire de tenir en compte de tous ces éléments de l'environnement historique, humain et de pensée ainsi que des rapports sociaux en jeu, tant au niveau macro que meso et micro⁵. En cela, **toute connaissance, toute démarche scientifique est considérée comme politique au sens large** (servant des intérêts, des convictions modelant un système de pensée et d'organisation sociale). Le procès de militantisme adressé aux seules études féministes n'a donc pas lieu d'être.

La perspective féministe de la deuxième vague⁶ en recherche s'affiche clairement ses valeurs et ses objectifs :

- Mettre en évidence et combattre les biais sexistes et androcentriques dans la connaissance scientifique et des projets de société.
- Volonté de valoriser du soin d'autrui, du bien commun, d'en faire une valeur et un engagement centraux décentré du féminin, d'en montrer la valeur première à la survie et au développement positif de l'humanité.

Soutenir la visibilité et l'émancipation des femmes doit servir un projet d'égalité sociale et politique qui s'intéresserait aux seules femmes. Les chercheuses féministes de la deuxième vague ont affirmé la valeur d'exemplarité que représentent l'étude des rapports sociaux de sexe qu'elles étudient pour la compréhension des autres rapports sociaux, cela en vue de l'avènement d'un monde plus émancipatoire et plus juste. Ce même point de vue est développé aujourd'hui encore par les militantes et scientifiques qui défendent le point de vue et projet féministe⁷.

Faire le choix d'utiliser une perspective féministe en recherche implique d'interroger le processus de production des connaissances lui-même, à tous les niveaux, et son ancrage dans les réalités sociales des femmes comme groupe historiquement négligé, invisibilisé et dominé par les approches masculines de la production de connaissances scientifiques (Landman 2006⁸; Charron 2013⁹).

Ainsi pour les chercheuses féministes de l'époque, on ne peut pas atteindre la justesse dans l'interprétation du monde social sans engager une interrogation sur la justice rendue par l'interprétation et, plus largement, sur le projet d'un monde plus juste.

⁵ L'expression "**rapports sociaux**" désigne les relations, les interactions ou les liens d'interdépendance et hiérarchiques qui s'établissent entre les individus et les groupes en fonction des positions respectives de chacun dans chaque champ de l'organisation **sociale**, en particulier sur le plan économique mais également sur le plan symbolique, des idées.

⁶ Expression qui renvoie à cette période de la fin des années 1960 et qui s'étend à travers le monde occidental.

⁷ C'est notamment le cas du sociologue centenaire Edgar Morin dans sa lettre adressée en janvier 2023 lors de la soirée 'femmes, vie, liberté' <https://ie-club.com/inspiration-femme-vie-liberte-message-dedgar-morin/>

⁸ LANDMAN, Maeve, 2006 « Getting Quality in Qualitative Research : A Short Introduction to Feminist Methodology and Methods », *Proceedings of the Nutrition Society*, 65, 4 : 429-433.

⁹ CHARRON, Hélène, 2013 *Les formes de l'illégitimité intellectuelle : les femmes dans les sciences sociales françaises, 1890-1940*. Paris, CNRS Éditions.

La perspective féministe en recherche s'est pour cela appuyée sur la remise en question du mode même de production de la connaissance. Elle remet fortement en cause une approche déductive avec des hypothèses fortes posées a priori au profit d'une approche inductive où on laisse parler le terrain à partir duquel on remonte en généralité, cela même si conjointement les théories du point de vue ('**standpoint theory**' à l'origine en anglais) appellent à lier thèses et méthodes, insistant sur l'importance de l'épistémologie de référence¹⁰.

Ainsi, en matière de méthodologie de recherche, les chercheuses féministes font une proposition alternative radicale : donner la première place au vécu, à l'expression personnelle, aux émotions et à l'empathie, celles des femmes, dans le système de validation du savoir.

Feminist scholars working within a number of disciplines—such as Dorothy Smith, Nancy Hartsock, Hilary Rose, Sandra Harding, Patricia Hill Collins, Alison Jaggar and Donna Haraway—have advocated taking women's lived experiences, particularly experiences of (caring) work, as the beginning of scientific enquiry¹¹.

Les personnes les mieux placées pour comprendre les mécanismes sociaux sont ici les sujets et les groupes minorisés dont les chercheuses font partie, même s'il existe à ce moment une méfiance de l'associatif par rapport à la pensée savante, universitaire. C'est le savoir de l'ensemble des femmes qui est convoqué, cela de par leur expérience, leur vécu qui développent leur vigilance, leur conscience, et cela dans une relation transparente, horizontale, égalitaire avec le chercheur et en toute transparence.

Les féministes de l'époque n'ignorent nullement à l'époque que les rapports sociaux de sexe s'inscrivent dans les représentations, jouent sur la conscience mais cette dernière n'est pas considérée comme une donnée de départ individuelle mais comme un processus, un but collectif. On veut rendre la parole au groupe des femmes auxquelles on accorde le privilège épistémologique. Dans le slogan 'le privé est politique' les féministes incitent les femmes à considérer les recoins de leur intimité comme ressource pour alimenter la critique sociale (nouveau vu le statut d'invisibilité du privé à cette époque). Mais ce qui est recherché au-delà du dévoilement, c'est visibiliser la force et de la récurrence des mécanismes sociaux et on cherche des moyens pour la dépasser.

L'éducation, conçue en termes de conscientisation [consciousness-raising], était alors vue comme ce qui connecte les gens à un mouvement social en train de se faire, en les aidant à explorer leur expérience commune de l'oppression et leur capacité à y répondre à travers une action partagée¹². Concrètement, cette volonté de collecter la parole et les expériences de femmes va **promouvoir l'approche qualitative et différentes méthodologies** qui s'inscrivent dans ce cadre : focus groupes, interviews, mais aussi recours à la camera, observation participante ou non. Il est intéressant de mentionner que ces développements de la pensée et méthodologiques réflexives s'inscrivent eux-mêmes dans un contexte particulier dans nos pays à prendre en compte :

¹⁰ Hélène Charron et Isabelle Auclair (2016). Démarches méthodologiques et perspectives féministes. *Recherches féministes*, Volume 29, Number 1, 2016, p. 1–8

¹¹ <https://iep.utm.edu/fem-stan/>

¹² Extrait de Fisher, B. (2018). Qu'est-ce que la pédagogie féministe ?. *Nouvelles Questions Féministes*, 37, 64-75. <https://doi.org/10.3917/nqf.372.0064>. Mentionné concernant les origines et l'expression de la théorie de la conscientisation féministe : Sara Evans (1979), les écrits du groupe féministe radical Redstockings (1975/1978), en particulier ceux de Kathie Sarachild (Amatniek), ainsi que Leslie B. Tanner (1970) et Pamela Allen (1970).

L'affirmation progressive du 'je' autonome, le début des émissions radio et tv donnant la parole aux auditeurs ; l'appropriation progressive des techniques psychanalytiques" par le grand public. S'affirme aussi à cette époque l'idée d'une parole publique ou d'une institution scolaire monopolisée par certains, utilisée comme un instrument du pouvoir et qu'il s'agit de se réapproprier pour renverser les rapports de domination (largement étudiés par les sociologues à cette époque, dont Bourdieu et Passeron à propos de la reproduction scolaire...). Les travaux féministes à l'université comme dans l'associatif, ont permis précocement d'avancer dans la compréhension du caractère polyforme des rapports sociaux, et notamment des rapports sociaux de sexe: caractère matériel/subjectif/symbolique mais également systémique dans la mesure où ils agissent à tous les niveaux du social¹³ (individuel, interindividuel, de groupe, organisationnel, institutionnel et au niveau de l'historicité). En convoquant ce dernier niveau, Claudine Drion invite à prendre en compte la capacité de transformation de la société par elle-même, les mobilisations sociales et les luttes collectives.

Les propositions des chercheuses féministes en matière de savoir situé ont amené sans surprise de nombreuses réactions négatives dans le monde scientifique avec un maintien à l'écart académique des chercheuses qui se revendiquaient trop clairement de cette approche considérée (seule) comme militante et de ce fait non scientifique.

Mais des réflexions et discussions critiques ont également progressivement surgi au sein-même des chercheuses féministes. Elles se sont développées dans les années 1990, notamment par rapport au présupposé très fort d'objectivité avancés par les prédécesseures.

Les arguments avancés progressivement sont ceux-ci :

- L'approche féministe et son évolution est elle-même située
- Les rapports non hiérarchiques entre le/la chercheuse et ses témoins représentent une utopie et ces rapports ne peuvent être totalement transparents. Dans l'approche des sujets d'enquête interrogés sur des objets de recherche variés, il est souvent bien difficile de se présenter comme féministe et il apparaît même contreproductif d'expliquer de manière totalement transparente l'objet de la recherche dans la mesure où on cherche à mettre en lumière les logiques de domination. Au-delà de la retranscription des propos spontanés des témoins et sur base des observations qui se répètent, la tentation est présente de rechercher les indices permettant de mettre en lumière les logiques potentielles de domination avec le risque de laisser dans l'ombre les capacités de résilience.
- Des scientifiques comme récemment Donna Haraway rappellent également le **danger d'idéaliser la vision des moins puissants** (souvent proche d'une vision populiste), leur parole étant elle aussi située, traversée par des rapports de pouvoir et des intérêts personnels (y compris contre l'objectif visé, comme c'est le cas de la résistance des exciseuses dans les pays où cette pratique est combattue).
- Nancy Hartsock fait remarquer de son côté que le fait que les expériences et perspectives puissent être partagées par des groupes occupant un même rang dans les rapports de pouvoir ne signifie pas que ces groupes vivent concrètement les mêmes expériences ni les

¹³ Voir présentation de Claudine Drion « Genre , six niveaux pour comprendre et construire des stratégies »

https://portailqualite.acodev.be/fr/system/files/node/152/genre_6_niveaux_pour_comprendre_et_construire_des_strategies_lmslf_2012.pdf

interprètent et en rendent compte de la même façon (apport des études du black féminisme à ce niveau -, importance du non-dit, de l'humour-).

- **La question de la mixité se pose également le temps passant** : la nécessité de l'entre soi de départ persiste-t-elle ? On se trouve plus dans une position entre volonté d'ouverture et vigilance :
 - **Vigilance** : les études montrent sur la durée que les hommes bien plus que les femmes veulent éviter le stigma attaché au féminisme, certains pouvant à l'inverse profiter de leur position minoritaire dans le groupe des femmes pour développer une autorité au sein de ce dernier (dénoncé à propos de Welzer Lang). Les féministes ne disent pas que tous les hommes sont sexistes même si certains le sont toujours significativement mais c'est le système de pensée et d'organisation sexiste qui est dénoncé.
 - **Ouverture** : certains hommes, plus qu'auparavant, peuvent et veulent prendre leur part aux dénonciations féministes et à la construction d'un monde apaisé et plus juste. On prend note de cette évolution. Acceptation et invitations se développent mais au bout du compte peu d'hommes y répondent, mal à l'aise ou persuadés eux-mêmes de la nécessité de l'entre soi au sein des groupes dominés.

- Parallèlement, les chercheuses féministes ont progressivement **insisté sur l'importance d'aller voir du côté des hommes et du masculin**. Non seulement il semblait important de se décentrer du groupe des dominés dans les recherches pour s'intéresser aussi aux dominants. Mais c'était surtout aux lieux et aux mécanismes de pouvoir eux-mêmes qu'il fallait s'intéresser (Margaret Maruani concernant l'emploi et le travail par exemple), surtout sachant que les hommes aussi sont le produit social de ce système de genre et n'occupent pas le même statut dans ce dernier.

Ainsi, avec le temps, on se décentre ainsi du seul féminin, des seules femmes comme objet/sujet d'investigation, considérant que l'évolution des rapports de domination ne peuvent s'analyser autrement que comme un **processus relationnel** (mais pas symétrique pour autant !) où la position d'un pôle, d'un groupe ne peut se comprendre que par rapport à l'autre¹⁴. Progressivement, de nombreux.se.s chercheur.e.s en étude de genre¹⁵, tout en reconnaissant de

¹⁴ Cfr définition du 'genre' dans l'ouvrage de Laure Bereni, Sébastien Chauvin, Alexandre Jaunait et Anne Revillard : *Introduction aux Gender Studies. Manuel des études sur le genre*, Nouvelles Questions Féministes 2009/3 (Vol. 28), pages 135 à 138. Plusieurs rééditions ont suivi.

¹⁵ Sexuées et genrées à la fois. *Le concept de genre à l'origine anglo saxonne est venu progressivement remplacer celui de de rapports sociaux de sexe au passage entre le 20^{ème} et le 21^{ème} siècle. On doit souligner le rôle joué par l'Europe dans la divulgation de ce terme même si par ailleurs, cette dernière a aussi contribué à rendre son utilisation imprécise, nébuleuse souvent : sexe et genre se sont retrouvés tantôt utilisés comme des synonymes, tantôt employés pour distinguer au niveau individuel le sexe biologique et le sexe social.* Certaines chercheuses féministes y ont vu dans le changement de terme une opportunité de divulguer l'analyse critique, le combat (par ex au sein de l'Europe et de l'Europe de la recherche). D'autres ont dénoncé un risque de dépolitisation du terme et de nouvelle invisibilité des femmes, ce qui s'est avéré partiellement. Dans les années qui suivent, les rapports sociaux, le genre ont représenté un objet de plus en plus central de recherche au sein des sciences sociales, constituant désormais une paire

plus en plus ouvertement le caractère socialement construit des deux groupes sexuels, ont affirmé que pour viser une connaissance plus juste de la réalité et des phénomènes étudiés, il était essentiel de pouvoir comparer entre ces derniers et cela sur la durée.

Dans cette optique, il faut remarquer que la recherche 'féministe'¹⁶ et les études de genre n'ont pas automatiquement renié les chiffres, les statistiques, les données et méthodes quantitatives et même l'approche déductive, loin de là. Les sciences psychologiques sont par exemple restées inscrites dans la durée au cœur de cette tradition et culture quantitativiste. C'est en leur sein que dans les années 1950 a été mise en lumière et théorisée pour la première fois la distinction entre le sexe et le genre au niveau individuel (R. Stoller). Celles-ci débouchent sur de nombreuses mesures et échelles de masculinité et de féminité. Les multiples explications de type biologique développemental, social et psychanalytiques qui émergent ont inspiré les premières critiques du féminisme à l'encontre d'une psychologie androcentrique elle aussi et ont constitué le point de départ d'un long travail de dénaturalisation des différences au sein même de la discipline.

Dans les années 1980, l'accent est moins mis sur le genre vécu ou intériorisé par les personnes. On s'attache plutôt à manière dont le genre façonne la perception de l'autre ainsi que les interactions et les positions sociales, cela tant dans un cadre expérimental ou clinique. Les stéréotypes deviennent un objet d'études majeur. Parallèlement, un courant plus radical s'ouvre à une définition du genre comme un ensemble de règles implicites de l'ordre social qui distribuent le pouvoir que l'on peut mesurer et dont on peut cerner les enjeux au niveau individuel (notamment en termes de violences). Ce courant se développe grâce à une ouverture pluridisciplinaire mais également grâce à l'avancée de techniques méta-analytiques ou de procédés statistiques sophistiqués.¹⁷

Ainsi l'arsenal quantitatif déployé a largement contribué à montrer l'ampleur et la complexité des réalités et phénomènes inégalitaires ainsi que leurs évolutions. Il a démontré en quoi appréhender un objet d'étude à partir d'un échantillon mixte ou d'un seul groupe sexué peut faire croire à tort à une 'neutralité genrée' du phénomène étudié (qu'il s'agisse de comportements individuels ou de politiques sociales). Ce qui a été rendu visible à travers les différences observées au niveau individuel, meso ou macro, ce sont avant tout des rapports sociaux dont il semble important de visualiser les évolutions¹⁸ et les interconnexions mutuelles. Toutes les femmes et tous les hommes ne sont pas confrontés aux mêmes situations, ne disposent pas de capitaux semblables... Les études américaines et notamment afro-féministes (notamment sous l'impulsion de Kimberlé Williams Crenshaw) ont conceptualisé l'articulation entre les différents rapports sociaux déjà mises en avant dans de nombreux travaux sociologiques, par exemple dès les années 1960 à propos des ouvrières. Croiser le sexe, le nombre d'enfants et le niveau de qualification a

de lunettes, un aidant épistémologique permettant pour augmenter la qualité d'une réflexion ou d'une recherche, cela quelle que soit la discipline (économie, médecine, psychologie, neurosciences...).

¹⁶ Si comme nous l'avons montré la recherche féministe s'est à la base intéressée de manière centrale aux questions de méthodologie, elle s'est développée précocement dans certains champs thématiques de recherche dont celui du travail ou de la famille.

¹⁷ Évolutions décrites dans l'ouvrage 'les psychologies du genre' de V. Yzerbyt, Isabelle Roskam et A. Casini, Mardaga, 2021

¹⁸ Dans sa définition sociologique originelle, le genre comme une construction sociale et rapport de pouvoir, est loin d'être figé : il est historiquement ancré, et évolutif quant à ses formes et à son intensité,

par exemple permis de visualiser que la paternité a longtemps stimulé la carrière des hommes tandis que la maternité a desservi celle des femmes, et ceci quel que soit le niveau de diplôme.

Néanmoins, bon nombre de chercheur.e.s féministes attirent régulièrement l'attention sur le fait que les indicateurs retenus selon les contextes pour matérialiser l'**intersectionnalité** (sexe, origine sociale, niveau de diplôme, origine ethnique, sexualité...) restent trop souvent appréhendés comme des caractéristiques personnelles ou comme de simples variables de contrôle. A la fois se vérifie la nécessité de disposer de tels indicateurs en recherche à la fois existe la crainte d'enfermer les sujets dans des petites boîtes.

Au cours des décennies passées, les chercheur.e.s féministes/ de genre quantitativistes ont également démontré le **caractère situé et politique des dispositifs statistiques eux-mêmes** (notamment en matière d'emploi) comme des modèles de causalité proposés et des indicateurs choisis. Ielles ont aussi régulièrement fait remarquer que décrire n'est pas expliquer et que ce qui est avancé comme 'prudence, neutralité' n'équivaut pas à plus d'objectivité: trop souvent la seule description suscite et réactive des explications/causalités spontanées d'ordre 'naturel', biologiques. De nombreuses chercheuses quantitativistes attentives à la lecture de genre continuent ainsi à affirmer énergiquement que l'on ne corrige pas l'**androcentisme** ou la cécité par rapport à un objet d'étude avec une baguette magique. Si au moment de formuler sa question de recherche ou de réfléchir à un modèle, on n'imagine pas par exemple que des stratifications genrées (et plus généralement sociales) peuvent exister, on oriente son travail vers une problématique et un développement qui n'en tiennent pas compte ; et si on fait des hypothèses aveugles, il y a de grandes chances qu'on ne voie pas grand-chose, même avec les yeux rivés sur le terrain. Il est donc essentiel d'avoir un regard critique et réflexif dans la façon dont on choisit et construit les indicateurs et variables à entrer dans un modèle, une analyse de genre ne se résumant pas du tout à inclure le sexe dans un modèle choisi. C'est en cela que les exigences méthodologiques se doublent d'une bonne connaissance théorique, loin de la croyance naïve qu'il existerait des listes de variables 'toutes faites' à activer quand on veut faire une analyse de 'genre'.

- **Illustrons au départ de ma propre pratique**

Classiquement la dépression est vue comme féminine et la violence vue 'comme masculine'. Adopter les lunettes de genre ne signifie pas placer le 'sexe' comme variable indépendante dans un modèle visant à expliquer ces risques spécifiques ou combinés. Par contre, cela peut-être se demander si les mêmes variables explicatives interviennent pour les adolescents des deux groupes sexués et plus spécifiquement dans quelle mesure la socialisation et les expériences précoces auxquelles ils ont été confrontés en tant filles ou garçons dans un monde social genré impriment leur marque sur le risque de dépression, sur celui du passage à l'acte violent et sur ces risques combinés. Les résultats recueillis vont dans ce sens permettant d'enrichir la compréhension des phénomènes et d'affiner les manières d'y réagir, notamment au vu du croisement entre les rapports sociaux de sexe et de classe.

Notons que des inquiétudes ont actuellement exprimées devant la revendication de certain.e.s chercheur.e.s féministes de voir disparaître la mention même du groupe sexué au niveau de des

protocoles d'enquête¹⁹, cela dans la mesure où elles²⁰ y voient la condition de la disparition des inégalités et des libertés individuelles (nous reviendrons bientôt sur ce point). De nombreux.ses analystes rappellent à leur tour avec insistance l'importance de continuer à disposer de données comparatives entre hommes et femmes comme entre d'autres catégories sociales construites car ces dernières restent signifiantes comme source potentielle de discrimination dans notre monde social et activées à cette fin. Sans ces données, il devient difficile de montrer les évolutions positives ou négatives en matière d'égalité. Comparer entre hommes et femmes ne signifie pas que l'on ignore l'importance de la façon dont on nomme les choses ou que l'on ne partage pas le '*trouble dans les savoirs*' à propos de catégories de sexe binaires. De plus en plus de données scientifiques remettent en cause cette évidence avec de nouveaux outils. Mais il s'agit ici pour de nombreuses chercheuses de continuer à étudier les mécanismes de dualisation et les rapports sociaux en transformation au départ des catégories produites et utilisées. De nombreuses observatrices averties constatent si les relations sociales entre les deux sexes se sont apaisées, voire ont pris une tournure symétrique²¹ et si les discriminations envers les femmes ont diminué²², les rapports sociaux continuent à opérer et la hiérarchie s'exerce aujourd'hui toujours très significativement et dans l'ombre au détriment de ce et de ceux qui sont placés du côté du féminin, tel qu'il reste imaginé par la pensée dominante (pensée concurrentielle vendant une vision de d'équilibre complémentaire et stratégique entre les pôles). Les études de genre qui s'attachent à poursuivre une approche critique de cette vision ont progressivement intégré tour à tour un grand nombre de disciplines scientifiques (histoire, économie...) dans lesquelles la lecture 'genre' intègre constamment de nouveaux objets de recherche.

Conjointement, l'individualisation de la société comme le développement de la psychologie - notamment cognitive-ont ramené les questions de transmission et de conscience au cœur du débat, cela même si cette discipline a lentement et timidement accroché au concept de genre. Certaines psychologues américaines avaient mis précocement en avant **la face mentale de la domination** insistant sur les origines sociales des comportements individuels et sur le rôle délétère des lobbys pharmaceutiques à ce niveau. Plus récemment, l'analyse interprétative phénoménologique a produit un tournant important : minoriser le champ de l'interprétation et de la conscientisation collective chères aux pionnières féministes pour se concentrer sur les expériences individuelles des interviewées, leurs perceptions mais aussi le sens manifeste des discours et les mécanismes sous-jacents basés sur l'interprétation et la formulation de ces dernières. Par des aller-retour, il s'agit d'analyser les récits isolément, de les comparer entre eux pour ensuite les réanalyser en tenant compte des entretiens suivants dans « *un cycle borné par l'effectif des participants* » (Antoine & Smith, 2017, p.380).

Si les études féministes ont par ailleurs pu démontrer de manière scientifique que le genre se dévoilait comme système de pensée agissant significativement **en dehors de la conscience des**

¹⁹ et cela le plus souvent au profit d'une variable 'genre' destiné à signifier et capter un attribut identitaire des personnes et non plus comme modalité des relations sociales.

²⁰ Selon les conventions de l'écriture inclusive aujourd'hui revendiquée pour assurer une égalité des représentations entre les femmes et les hommes. A noter que cette revendication et pratique perd elle-même sa raison d'être dans une visée libertaire d'éclatement de toutes les catégories.

²¹ Danièle Kegoat (2011). Comprendre les rapports sociaux. *Raison présente*, 178, 11-21

²² Falquet, J. (2006). Hommes en armes et femmes « de service » : tendances néolibérales dans l'évolution de la division sexuelle et internationale du travail. *Cahiers du Genre*, 40, 15-37. <https://doi.org/10.3917/cdge.040.0015>

acteurs et brouillant la conscience, cela quelle que soit le statut de pouvoir des personnes dans le processus, elles ont également **insisté sur l'inscription de ce brouillage dans un moment et un contexte particulier dans les trajectoires de vie**. La conscience comme les valeurs doivent être considérées comme en situation, souple et mouvante (la conscience du genre en action a été montrée comme évoluant chez les jeunes femmes au départ de la mise en couple jusqu'aux charges liées à la maternité). Les sujets ne font pas qu'intérioriser de manière passive les injonctions qui leur sont faites et le cadre de pensée qui leur est proposé, loin de là. L'intériorisation et l'incorporation²³ se fait de manière singulière sous des formes différentes et avec une intensité variable selon les cas au vu des **capabilités** de chacun²⁴.

Les études féministes et de genre ont pu montrer que la soumission n'est pas une condition subie dans la mesure où elle demande et reçoit la complicité active du sujet assujetti à la domination (complicité qui peut correspondre à une tactique pour défendre ses propres privilèges). S'il est important de comprendre les mécanismes psychologiques et subjectifs construisant le genre, la question des 'choix des femmes' a été depuis longtemps présentée comme une fausse question (par exemple l'exercice d'un emploi à temps partiel : un choix, une contrainte, peut-être les deux ?). Il reste ainsi difficile et hasardeux de trancher entre ce qui relève du désir personnel et ce qui vient d'une imposition qui se prête mal elle aussi à devenir un objet d'étude en soi. Certaines philosophes féministes de remarquer qu'à partir du moment où elle naît, c'est comme si une femme est déjà et en même temps doit devenir une femme, la distinction entre ce qu'elle est en tant que personne en tant que femme n'étant qu'une simplification théorique'. Selon Simone de Beauvoir et de sa propre expérience, *ce qui définit la situation féminine c'est précisément cette ambiguïté, cette indécidabilité dans le partage entre les expressions de domination et les expressions de liberté individuelle qu'un récit parvient à mettre en lumière. Des liens se tissent entre oppression et vie choisie et désirée qui obligent à prendre d'autres critères pour s'orienter, de prendre en compte la multiplicité des raisons qu'une personne pour pouvoir comprendre sa situation.*

Plus récemment, Judith Butler, philosophe américaine, chef de file important du féminisme contemporain, rejoint cette vision des choses. Elle a insisté sur **l'ambivalence du sujet** en tant que soumis à un pouvoir et produit par la soumission aux normes de genre. Son concept de **performativité du genre** consiste pas à faire un choix entre 'les genres', comme certains le pensent trop hâtivement. Il consiste à reproduire les normes établies de l'individu, sachant qu'un acte seul ne peut changer l'individu et que ce n'est que par la redondance quotidienne de ses propres procédures conventionnelles. Elle insiste à ce niveau sur le pouvoir du langage. Conjointement, elle a contribué significativement à insister sur l'agentivité²⁵ des personnes en articulant de manière beaucoup plus affirmée et même inextricable genre et sexualité. *'La sexualité est liée au genre, car les normes de genre traversent la sexualité...Loin de l'affermir, elle peut l'ébranler [...] : c'est lorsque s'entrechoquent genre et sexualité que naît le trouble du genre'*²⁶. Le combat de Butler s'est ainsi centré sur le sauvetage et la valorisation des vies

²³ Les recherches ont bien montré une intrication entre le mental et le corps au niveau des symptômes et dérèglements. Elle est notamment visible au niveau des phénomènes d'anorexie mentale.

²⁴ Pour Amartya Sen, prix Nobel d'économie, qui a développé le concept, les inégalités entre les individus ne s'apprécient pas au regard de leurs seules dotations en ressources mais de leurs capacités à les convertir en libertés réelles.

²⁵ Capacité d'un être à agir sur les autres et le monde, considérée à l'aune de ses propres expériences et perceptions quant à celle-ci.

²⁶ Fassin Éric, « Préface à l'édition française. Trouble-genre », in Butler J., *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte, 2012, p. 12-13.

d'innombrables personnes dont le corps, le genre, la sexualité et les désirs les confrontent à la violence et l'exclusion.-

Si on résume, on peut dire que de nombreuses chercheuses féministes toujours actives dans le champ ont bien rejeté l'idée de sujets faibles et agis en leur totalité. La plupart ont investigué conjointement les capacités et stratégies individuelles d'action et de négociation, participant à déplacer le centre de gravité précédemment mis par les pionnières sur les mobilisations collectives. Nicole Le Feuvre a dénoncé à ce niveau toute l'ambivalence du féminisme qui a cherché à promouvoir l'individualisation et l'autonomisation (des femmes) tout en dénonçant majoritairement les valeurs et le système libéral de pensée et de gouvernance.

Les nouveaux modes de pensée de la société post-moderne agissent à leur tour sur le terrain, la relation d'enquête, tant au niveau des locuteurs que des analystes. Une nouvelle génération d'acteur.trice.s se revendiquant du féminisme se focalise désormais sur une conscience et une agentivité qui se matérialisent dans des non-dits, dans les mises en scène de soi et de son corps, le but étant de faire éclater les catégories et les normes dont, de manière centrale, les normes sexuelles. En prolongement des conceptions et injonctions politiques et économiques contemporaines, certain.e.s chercheur.e.s en études de genre considèrent désormais avec suspicion le concept de genre dans sa signification et son utilité sociologique (en tant que rapports de domination à dénoncer et combattre. Ainsi, l'acception du terme 'genre' est progressivement devenue plus philosophique et renvoie à des attributs et enjeux identitaires personnels. Il est désormais révolu le temps de (seulement) de défendre et valoriser les identités qui se seraient fourvoyées sur base d'un appareil génital mal identifié à la naissance ; il s'agit désormais de 'normaliser' une identité exprimée comme choisie et fluide et aux multiples facettes (notamment en matière de corporéité, de préférences sexuelles, de ressenti genré). Il est néanmoins intéressant de noter la tendance à (re)placer l'identité de genre sur un continuum toujours entre deux pôles - masculin et féminin- , même si le contenu de ces deux pôles ne sont pas nécessairement définis a priori.

Dans ce contexte, la recherche féministe/de genre dans son ensemble engage à rester prudent.e.s quant aux interprétations à donner à la parole, aux représentations et aux valeurs des femmes mais aussi des hommes (mais aussi des personnes se reconnaissant dans une autre situation), tenant compte du fait que dans le monde contemporains de plus en plus éclaté, chacun est sommé à se créer son chemin, à se prémunir contre les risques et est appelé à créer ses propres normes. Les études féministes appellent plus que jamais à laisser une place importante à **la complexité et aux contradictions** qui apparaissent à chaque niveau du champ social car ce qui peut paraître comme mouvements contradictoires s'avère très utile à la compréhension d'un phénomène. **Il est aujourd'hui de plus en plus recommandé de ne pas exclure plusieurs interprétations possibles** en suivant ce chemin tout en fournissant toute l'information nécessaires sur le parcours qui va des « données » aux conclusions et en discussion avec les savoirs engrangés progressivement dans les recherches mobilisant ces différentes interprétations potentielles.

Dans ce contexte, les chercheuses en études de genre se sont **ouvertes à différentes méthodologies**, appelant parfois à les articuler, mais cela tout en soulignant la nécessité impérieuse de maîtriser à la fois les différentes épistémologies et différentes méthodes de recherche. C'est ainsi qu'on a vu se développer un intérêt pour **l'approche mixte en études de genre dans de nouvelles disciplines**, à l'instar de ce qui se passe dans les sciences sociales. C'est notamment le cas de la psychologie. *Les approches qualitatives et leur développement décomplexé en psychologie clinique sont à mettre en lien avec une certaine philosophie du sujet.*

Certes, on a toujours prétendu mettre le patient au centre de nos pensées et actions. Mais il était paradoxalement parfois peu impliqué dans les recherches, alors même que ces dernières sont ce qui justifie et nourrit les dispositifs cliniques d'analyse et d'accompagnement. Dans l'approche qualitative -progressivement défendue-, il est pleinement remis au centre du dispositif, puisqu'il s'agit bien de saisir avec lui le sens de ce qu'il vit, et de co-construire un savoir à son propos dans le cadre d'une démarche de participation active impliquant toujours son récit²⁷. Précédemment, nous l'avons mentionné, la psychologie dominée à l'origine par le comportementalisme puis par le cognitivisme et majoritairement axés sur les méthodes quantitatives avait timidement commencé à faire l'objet d'importantes critiques de la part de quelques psychologues qui constataient des limitations des techniques quantitatives pour étudier l'être humain et l'expérience humaine. C'est ainsi que dernièrement on a vu se développer une réflexion sur l'emploi de méthodes mixtes en psychologie permettant d'intégrer les méthodes qualitatives dans la construction des connaissances.

Néanmoins, quelle que soit la discipline, on trouve paradoxalement très peu d'écrits sur l'usage des méthodes mixtes dans le domaine de la recherche féministe/de genre. Les quelques recensements effectués montrent que les méthodes mixtes y sont utilisées de différentes façons. Soit on utilise de manière concomitante ou séquentielle différentes stratégies pour améliorer la validité interne de l'étude; soit on compare et clarifie ce qui est obtenu de différentes façons; soit on prolonge une étude d'un type par une d'un autre type.

Certains et certaines utilisatrices des méthodes mixtes présentent la méthodologie mixte **comme pouvant compenser certaines lacunes de chacune des méthodes**. Elles servent de pont entre deux grandes écoles, quantitative et qualitative²⁸. Un tel choix permet d'être pragmatique en autorisant à de choisir selon le cas et dans le temps les méthodes jugées les plus pertinentes et utiles pour répondre à une question de recherche. **Pour certain.e.s chercheur.e.s**, les études mixtes représentent une opportunité de poursuivre et d'intensifier un **processus émancipateur** par la mise en évidence des savoirs et pratiques invisibilisé.e.s. Néanmoins, certain.e.s méthodologues constatent que de nos jours le pragmatisme ambiant pourrait plutôt aboutir à **la marginalisation des approches les plus interprétatives et critiques**. Certain.e.s observateurs/trices et chercheuses féministes développent ces inquiétudes, notamment du fait de **la primauté** accordée aujourd'hui **au cognitif** et à **l'étude des stéréotypes** en laboratoire comme dans la vie réelle. Avec la dénonciation centrale des stéréotypes, l'origine des discriminations et les pistes de solution se trouvent du côté du cognitif, du langage et des fonctionnements psychologiques sans que soit interrogée l'origine des stéréotypes et le rôle qu'ils jouent dans la structure. Les chercheur.e.s attaché.e.s au concept de genre attirent ainsi l'attention sur le fait que même dans une approche mixte, observations et interprétations doivent 'décoller' par rapport à cette seule manifestation du social étudiée au niveau individuel et parfois le niveau interpersonnel, comme c'est souvent le cas dans la préhension des violences.²⁹

D'autres risques sont aujourd'hui évoqués par rapport au développement des études mixtes dans la mesure où ces dernières sont gourmandes en termes de temps et d'argent. Si le devis de recherche mixte devenait obligatoire, les études féministes pourraient être mises en danger du

²⁷ Bioy, A., Castillo, M. & Koenig, M. (2021). Chapitre 1. La méthode qualitative et ses enjeux. Dans : Antoine Bioy éd., *Les méthodes qualitatives en psychologie clinique et psychopathologie* (pp. 21-33). Paris: Dunod.

²⁸ Il est important de se rappeler ici l'apport des études féministes dans le développement de l'approche qualitative

²⁹ Cfr l'article de Claudine Drion évoqué plus haut

fait de la place qu'elles occupent dans la hiérarchie des objets d'étude et des financements. Dans ce scénario, le danger existerait de voir les méthodes mixtes servir d'outil de consolidation de l'approche quantitative et d'un système de production de connaissances toujours largement évaluées au masculin et pensées comme apolitiques. L'utilité des approches qualitatives pourrait dans ce cas se résumer à illustrer les résultats obtenus autrement par des méthodologies disposant à nouveau d'un crédit supérieur de légitimité et d'objectivité.

Les apports des recherches féministes en matière de reconnaissance de l'approche qualitative restent aujourd'hui mitigés dans la mesure où de plus en plus de recherches recourent désormais au **traitement quantitatif de données qualitatives** avec le risque de perdre significativement le contact avec la matière, avec les témoins, les locuteurs. En cela, il semble que le facteur humain reste la grande force et à la fois la faiblesse fondamentale de la recherche qualitative.

Certain.e.s chercheur.e.s féministes invitent à un mea culpa : si les études pionnières ont joué un rôle de lanceur d'alerte important, les études de genre actuelles ne semblent plus nécessairement faire bouger drastiquement les lignes en recherche psychologique. La chercheuse canadienne Stéphanie Pache lie ce constat amer notamment au fait que même si la psychologie du genre développe des méthodologies qualitatives, elle n'a pas rompu avec le positivisme et l'empirisme dominant. Plutôt que de contester les règles de constitution de la légitimité universitaire, certain.e.s chercheur.e.s en études de genre semblent s'y acculturer, peut-être parce qu'elles sont en fin de compte peu formées aux théories féministes, peu acculturées au concept de genre. Elles restent peu intéressées et peu conscientes de la persistance des nombreux enjeux collectifs et politiques au sens large en termes de savoirs. De jeunes collègues pourtant enthousiastes par rapport à de nouveaux combats théoriques et politiques à mener restent souvent elles aussi peu formées à l'évolution et aux enseignements de la pensée féministe dans sa totalité. Elles argumentent souvent une formation spécifique leur permettant peu de déchiffrer les mécanismes et les évolutions macro-économique et sociales³⁰.

Selon Durant (2019), *la lecture genrée du monde social et de la politique reste le produit de trajectoires de politisation particulièrement forte, pouvant reposer soit sur une socialisation féministe, soit sur une socialisation politique primaire à gauche intense et précoce, sensibilisant aux rapports de domination par ailleurs vécus*³¹.

Force est de constater qu'avec le tournant postmoderne, c'est une perspective partielle entre sciences et féminismes qui est privilégiée. D'un côté, les chercheur.e.s de ce champ restent sceptiques quant aux formes traditionnelles de rationalité et d'objectivité des connaissances du processus qui les met à jour et défendent une science qui serait une traduction plus juste et plus nuancée du monde. D'un autre côté, elles interrogent le « nous féministe » affirmant qu'il n'y rien dans le fait d'être une femme qui puisse créer un lien « naturel » entre les femmes, leurs intérêts et leurs combats. C'est de fait bien visible dans les envies et revendications à rejoindre le monde et les positions dominantes jusqu'ici occupées par les hommes sans aucune remise en cause ou dans la réticence à considérer les violences faites aux femmes comme systémique alors que l'actualité internationale montre le retour de stratégies globales d'invisibilisation et de négation des droits élémentaires des femmes. Donna Haraway invite de son côté à élargir le cadre d'analyse et de combat prônant des savoirs partiels localisables et critiques à la fois. Pour elle, la

³⁰ A ce propos reprendre ce que Sherif dépeignait déjà en 1979 et Unger en 2011 comme un argument de poids utilisé par les psychologues pour se dédouaner (p 307 de l'ouvrage *Les psychologies du genre*, op.cit.)

³¹ Mickaël Durand (2019). La mobilisation de la conscience de genre dans le *rapport à la politique des femmes lesbiennes en France. Lire la politique au prisme du genre*, Peter Lang, pp.22 – 38.. fhal-02360839f
<https://hal-sciencespo.archives-ouvertes.fr/hal-02360839/document>

responsabilité féministe requiert désormais un savoir à l'écoute des résonances et plus des dichotomies : il n'est plus question de place fixe dans un corps humain ou social réifié mais des nœuds dans un champ de force.

Conclusions

Au bout du compte, pourrait-on dire que ce ne sont pas les méthodes ou les méthodologies qui sont « féministes » ou « non féministes » (voire « antiféministes ») dans leur essence, mais seulement des questionnements spécifiques émanant de certains projets et de certaines valeurs dites 'féministes', humanistes portant sur le développement culturel, intellectuel, moral de l'être humain, dans une démarche inclusive ? Une approche des évolutions théoriques et épistémologiques montre en fait des influences réciproques et importantes entre pensée féministe et méthodes de recherche. L'intérêt d'une épistémologie féministe a été et reste de questionner tout savoir certifié et de mettre les vérités soit-disant incontestables à l'épreuve d'outils méthodologiques critiques variés et renouvelés pour offrir une vision plus empreinte de justesse et de justice. Elle nous évoque sans cesse la nécessité de prendre en compte un monde social dans ses dimensions historiques, un savoir proche du monde de la vie, l'interconnexion et du besoin de dialogue entre les êtres vivants ; elle nous rappelle en cela que la parole contenue dans l'expression écrite et orale n'a pas de signification universelle mais un sens particulier qui lui est donné par les locuteurs comme les auditeurs et analystes, cela selon la situation et le contexte social dans laquelle le langage est utilisé et c'est ce sens que l'analyse doit rapporter.